



THÉÂTRE

Blanc, ou disparaître dans la tempête

Page E 2



BIOGRAPHIE

Léandre Bergeron rêve à l'ADQ

Page E 6

CAHIER **E**

Culture

et Livres

Nos critiques de cinéma ont capté l'année 2007 avec des antennes, à coups de déceptions et d'émerveillements, frôlant autant les sommets que les catastrophes



4 mois 3 semaines 2 jours, de Christian Mungiu, est porté par le jeu inoubliable d'Anamaria Marinca. Nos trois critiques l'ont élu film de l'année. SOURCE MONGREL MEDIA

Trois fois l'année cinéma



Le film de l'année

Une œuvre faite avec trois sous et une maîtrise éblouissante du langage cinématographique: *4 mois 3 semaines 2 jours* du Roumain Christian Mungiu, Palme d'or hautement méritée du dernier Festival de Cannes. Cette histoire sinistre d'avortement clandestin sous Ceausescu, portée par le jeu inoubliable d'Anamaria Marinca, ouvre sur des scènes d'anthologie, avec usage transcendant du plan-séquence.

La plus grande déception

L'Âge des ténèbres de Denys Arcand. Le poids de l'Oscar et du succès des *Invasions barbares* a pesé bien lourd sur les épaules du cinéaste québécois. Plus dure fut la chute, après la montée aux nues. Ce mariage du burlesque et du cynisme, sur le lit de la société québécoise post-moderne, grinçait mais manquait d'huile.

Le film le plus hardi

I'm Not There de Todd Haynes. Brillante entreprise: celle de faire incarner le chanteur Bob Dylan par plusieurs interprètes, dont un enfant noir et l'actrice Cate Blanchett. La mosaïque formelle du film épouse la fragilité du destin esquissé.

Le prix de la persévérance

À Carole Laure. On ne donnait pas cher de sa carrière de cinéaste amorcée avec *Les Fils de Marie*, puis *CQ2*. Force est de constater que l'ancienne muse de Gilles Carle s'améliore d'un film à l'autre. *La Capture*, son dernier long métrage, n'a guère fait recettes au Québec, mais étonne par sa maîtrise accrue du médium qu'elle manie.

Le pire cauchemar

Un Québec sur ordonnance de Paul Arcand, si mal réalisé (une honte!) que ce documentaire a noyé un sujet percutant, et fait oublier à tout le monde qu'on bouffait effectivement trop de médicaments au Québec!!!

VOIR PAGE E 3: TREMBLAY



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM
L'Âge des ténèbres. Ce mariage du burlesque et du cynisme grinçait mais manquait d'huile.



Fanny Mallette dans *Continental*, un film sans fusil, produit par Luc Déry. CHRISTAL FILMS

Les films de l'année

Deux ex-aequo. On peut difficilement imaginer deux films plus dissemblables que *4 mois 3 semaines 2 jours*, film à très petit budget du Roumain Cristian Mungiu (Palme d'or à Cannes), et *Atonement* (*Expiation*), film à grand déploiement du Britannique Joe Wright. Ce sont, chacun à leur façon, des films remarquables et bouleversants, qui font usage du plan-séquence pour des raisons diamétralement opposées, et qui à mon avis constituent les deux plus belles leçons de cinéma de 2007.



Martin Bilodeau

Le producteur québécois de l'année

On ne parle pas assez des producteurs. Enfin, on parle trop souvent des mêmes, pas assez, conséquemment, de ceux qui parient sur les auteurs et font avec eux le pari de la rigueur. Tel Luc Déry, qui a produit cette année le plus beau film québécois de l'année: *Continental*, un film sans fusil. En quelques productions (*Un crabe dans la tête*, *Familia*, *Congorama*), Déry s'est imposé comme un phare dans notre paysage cinématographique. Sous la bannière de sa compagnie *micro_scope*, il veille présentement aux destinées de *C'est pas moi, je le jure*, le nouvel opus de Philippe Falardeau, attendu d'ici l'été.

«Chante-la ta chanson»

2007 aura été l'année du «musical». L'éventail, très large, allait du «biopic» ronronnant (*La Vie en rose*, sur Piaf) au génial kaléidoscope (*I'm Not There*, sur Dylan). À mi-chemin entre les deux, on s'est amusé ferme devant la superbe courtpointe beatlemaniaque *Across the Universe*, de Julie Taymor (*Frida*), le jubilatoire et excessif *Hairspray*, d'après John Waters, et le supragothique *Sweeney Todd*, que Tim Burton, dans une forme resplendissante, a tiré de la comédie musicale de Stephen Sondheim.

Le retour aux sources

Après deux opus hollywoodiens sans envergure (*Intolerable Cruelty* et *The Ladykillers*), Joel et Ethan Coen nous ont donné l'électrochoc de l'année avec *No Country for Old Men* (*Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme*), un western contemporain qui s'inscrit dans la lignée des *Blood Simple* et *Fargo*. C'est dire comme c'est noir là-dedans.

Le «comeback» de l'année

Paul Verhoeven, qui est rentré dans sa Hollande natale pour y réaliser *Le Carnet noir*, un savant et captivant thriller campé pendant la

VOIR PAGE E 3: BILODEAU

Le film de l'année

Tous ceux qui rêvent (de moins en moins secrètement) de la criminalisation de l'avortement devraient voir *4 mois 3 semaines 2 jours*, du cinéaste roumain Christian Mungiu. Le film se déroule sous le règne de Nicolae Ceausescu et montre avec un dépouillement exemplaire la chape de plomb morale qui recouvrait le pays à cette époque. Dans ce monde sans joie, deux jeunes femmes, en l'espace de 24 heures dans le corridor lugubre des avortements clandestins, perdront bien des choses, dont une partie de leur âme. Mungiu, lui, a remporté la Palme d'or à Cannes.



André Lavoie

La meilleure mise en scène

Comme certains de mes collègues et sûrement plusieurs spectateurs, je n'ai pas grandi en écoutant Bob Dylan, encore moins en suivant les aléas de sa carrière. Malgré cette méconnaissance, la fascination pour *I'm Not There*, de Todd Haynes, est totale: ces multiples vies de Dylan forment une superbe mosaïque de délicieux mensonges et de touchantes tranches de vie, incarnées par des acteurs fabuleux dont... Cate Blanchett en Bob version électrique et fellinienne.

Le meilleur scénario

D'une scénariste de la série télévisée *Six Feet Under*, en l'occurrence Nancy Oliver, on ne pouvait qu'espérer intelligence, ingéniosité et sensibilité. On aura tout cela, et plus encore, dans *Lars and the Real Girl*, de Craig Gillespie, sur la relation fusionnelle entre un homme timide (Ryan Gosling, bouleversant de vérité) et... une poupée gonflable. On en vient à aimer cette femme de latex avec la même ferveur que tous ces personnages attachants, bien déterminés à jouer le jeu de ce simple d'esprit pour lui redonner sa dignité.

Le blockbuster de l'année

Plus tourmenté que James Bond, moins rigolo qu'Indiana Jones, Jason Bourne, une brillante invention

VOIR PAGE E 3: LAVOIE



The Bourne Ultimatum SOURCE UNIVERSAL STUDIOS

CULTURE

THÉÂTRE

Blanc, ou disparaître dans la tempête

Geneviève L. Blais voulait depuis longtemps aborder le délicat sujet de la mort; elle a enfin trouvé sa porte d'entrée

ALEXANDRE CADIEUX

«En lisant cette pièce-là, je me suis dit: "ça y est, c'est le texte que j'attendais", nous dit Geneviève L. Blais à propos de *Blanc*. La jeune metteuse en scène souhaitait depuis longtemps aborder le délicat sujet de la mort et elle a enfin trouvé sa porte d'entrée. La blanche lumière des mots de la dramaturge française Emanuelle Marie irradiera dès le 6 janvier la salle Fred-Barry, lieu qui avait également accueilli l'adaptation scénique des *Châteaux de la colère* d'Alessandro Baricco que signait Blais en avril 2006.

La boucle se boucle ainsi pour ce texte né à Montréal dans le cadre d'une résidence d'écriture au Centre d'essai des auteurs dramatiques. «La pièce ne s'appelait pas *Blanc* au départ, ce titre fut inspiré par une tempête de neige qui a beaucoup marqué Emanuelle lors de son séjour. Ce fut pour elle une perte de repères que d'ouvrir le rideau et de ne plus pouvoir saisir l'extérieur», confie Geneviève L. Blais. Cette dernière, diplômée de l'UQAM ainsi que de l'École nationale en mise en scène, n'a pas eu la chance d'échanger longuement avec l'auteure, terrassée par la maladie en mai dernier alors qu'elle n'était âgée que de 32 ans.

Le *Blanc* du titre renvoie à la lumière que cherchent deux sœurs chargées de veiller leur mère qui se meurt. La première est elle-même mère de famille, organisée, concrète, elle a annulé tous ses engagements pour recevoir la mourante en sa demeure; la seconde est comédienne, anxieuse, elle ne tient pas en place. «Elles se retrouvent tout à coup dans la difficile posture d'être la mère de leur mère», nous confie la metteuse en scène. «Elles doivent apprivoiser cette nouvelle intimité-là, où on lave sa mère comme on laverait son fils.» Devant le silence obstiné de la figure maternelle, le retard du père sensé arriver d'une minute à l'autre et l'ab-



Blanc n'est certainement pas une comédie, mais Geneviève L. Blais nous promet des sourires, comme des petites touches d'espoir, des instants de repos.

sence de croyances religieuses qui auraient pu apporter des fragments de réponses, les deux femmes chercheront en elles le sens à donner à ces moments tragiques. Évidemment, ces circonstances extraordinaires les ébranleront au plus profond de leur être: «Dans la vie, on a toutes sortes de petites failles, et ces moments viennent les ouvrir, les creuser.»

Le réel

L'entrecroisement serré d'une réalité très tangible, quotidienne, faite de repas, de lavage et de soins, avec un espace poétique où les questionnements existentiels peuvent se déployer a séduit Geneviève

L. Blais. «Le texte contient une grande poésie, un rythme, un jeu sur les mots. J'hésite à utiliser le mot fantaisie, qui a souvent une connotation négative, mais il y a là une touche de lumière qui me fait du bien. Je trouve que les écritures d'aujourd'hui sont souvent très sombres. Il faut nommer les choses qui sont dures, Emanuelle le fait, mais on n'en ressort pas écrasé, incapable d'avancer.»

Afin de nourrir sa réflexion et son travail de mise en scène, Blais est entrée en contact avec une douzaine de femmes de tous âges qui ont vécu la pénible expérience de perdre leur mère. «N'étant pas passée par là moi-même, la mort d'un proche restait pour moi quelque chose de distant, et par moments très poétique, romantique, comme s'il était possible de tenir la main de quelqu'un et de pleurer durant dix jours sans interruption», confie-t-elle. Elle avoue avoir été fascinée par la façon dont ses interlocutrices lui ont relaté ce grand chambardement intime. «Chacune m'a raconté la mort de sa mère comme une histoire qu'elle se serait inventée, avec des images très belles auxquelles chacune s'est attachée et qui aident à donner un sens à l'événement. Une beauté qui, pour plusieurs, n'est plus liée à un paradis peuplé d'anges, mais qui est souvent tout de même plus grand que nature.» Ces histoires rejoignent la quête des deux sœurs de *Blanc*, qui trouveront finalement la paix en contemplant les étoiles et en détaillant la forme des constellations. De plus, tel un chœur grec à la fois spectateur et écho des drames qui se jouent sur scène, la présence

des 12 femmes ajoute une dimension à la représentation qu'elles émaillent de témoignages et de petits gestes.

En mettant ainsi en scène des états émotifs qui échappent à la rationalité, Geneviève L. Blais peut également poursuivre sa démarche autour d'une écriture scénique qui tente de rejeter les conventions. «J'ai envie de proposer des événements qui brisent notre rapport à la frontalité, nous sommes tellement devant les écrans: la télévision, les ordinateurs... on est toujours à l'extérieur des choses», soupire-t-elle. Celle qui a déjà présenté des spectacles dans un bar (*Quelques éclats de verre*, 2004) ainsi que dans un bain public (*Combats*, 2005) avoue qu'il y a là tout un défi, même dans un studio transformable comme la salle Fred-Barry. Tout, de la technique au jeu, est tellement conditionné par l'habituel rapport frontal entre la scène et la salle. «Mais c'est un beau défi à relever», conclut-elle, rayonnante.

Avec un tel sujet, on devine bien que *Blanc* n'est pas une comédie. Geneviève L. Blais nous promet par contre des sourires, comme des petites touches d'espoir, des instants de repos. «Nous sommes dans la maison d'une mourante, c'est vrai, mais quelqu'un a peint une petite fleur sur le mur», suggère-t-elle, avant de disparaître dans la tempête.

■ *Blanc*, texte d'Emanuelle Marie, mise en scène de Geneviève L. Blais, une production du Théâtre à corps perdus présentée à la salle Fred-Barry du 8 au 26 janvier.

Collaborateur du Devoir

Les 10 meilleurs spectacles anglos de 2007

Des légendes très, très vivantes

SYLVAIN CORMIER

Des spectacles de rock, de pop, de chanson, Montréal en a fourmillé. Surtout des bons. Rien qu'avec Pop Montréal, il y avait de quoi établir un palmarès. C'est dire à quel point cet exercice est personnel: mille millions de parcours étaient possibles, passant aisément outre à ma dizaine glorieuse. Notre seule unanimité aura été triste: la fin du Spectrum. Drôle d'impression, à l'orée de 2008: quand on se croise, ce sera ailleurs.

1. John Fogerty à la salle Wilfrid-Pelletier de la PdA. Je n'y étais pas: c'était au cœur de l'été, et au cœur de l'été, je suis à Spa. Mon cœur n'en était pas moins à Wilfrid. Mes amis aussi. Ils m'ont raconté, exaltés, extatiques. Tout le show debout, à 3000. Tout le catalogue en plein dans le buffet, rien que des imparables et des formidables, *Travelin' Band*, *Green River*, *Who'll Stop The Rain*, *Born On The Bayou*, *Lodi*, *Bad Moon Rising*, *Fortunate Son*, et ainsi de suite. Rien qu'à zieuter des extraits sur YouTube, j'en perds mon fromage. Oui, c'est mon show de l'année. La preuve, l'ami de ma meilleure amie m'a acheté le T-shirt officiel, et je le porte comme un étendard.

2. Bruce Springsteen & The E Street Band au Scotiabank Center (Ottawa). C'est encore et toujours le show suprême de tous les temps. Un peu moins suprême ce soir-là, malgré le rappel avec le grand dadais d'Arcade Fire et sa Régine. Il y avait encore et toujours ces chansons qui donnent du cœur au ventre, encore et toujours ce diable d'homme et ce diable d'orchestre, mais il manquait un peu de laisser-aller, de jeu, d'abandon. La faute à Ottawa? À la tournée trop jeune? Gageons que le 2 mars, au Centre Bell, nous serons hachés menu.

3. Stevie Wonder au Centre Bell. Il est arrivé au bras de sa fille Aisha, celle-là même qu'on entend, bébé, pleurer dans *Isn't She Lovely*. Il a raconté que le décès de sa mère, l'an dernier, avait inspiré son retour, comme quoi il y a du bon, de l'espoir, de l'amour en tout, pour peu que l'on écoute ce qu'il y a à l'intérieur de soi. Le ton était donné: ce soir-là, il s'agissait de célébrer la vie, à travers la musique. Deux heures et demie durant, on a célébré.

4. The Spaghetti Western Orchestra à la Cinquième Salle de la PdA (FIJM). À partir des trames sonores composées par Ennio Morricone pour les westerns à l'italienne des années 1960, ce quintette d'australopitèques patientes a livré une expérience épante, époustouflante, un envers du décor plus fabuleux que l'endroit, poussant à l'extrême, jusqu'aux derniers retranchements de l'imagination la plus luxuriante, l'idée même de recréer des mu-

siques de films et les bruitages

desdits films. Magique.

5. Eleni Mandell au Club Soda (FIJM). Eleni, chère Eleni, de plus en plus notre Eleni — elle a tourné l'automne venu dans les petites salles à travers le Québec, et enregistré un 45 tours en français —, la belle Eleni a été plus que jamais craquante, coquine et câline. Une chanteuse nommée désir, fausse ingénue et vraie amoureuse, virevoltant dans sa robe à jupons rose et blanche de bal de finissants des années 1950. Une vision.

6. Norah Jones au Saint-Denis. Il paraît qu'elle endormait ses auditoires, réfugiée dans sa bulle. La bulle a pété. Juré craché, la Norah Jones de 2007 s'amuse sur scène. Sautille de plaisir, glousse comme une gamine, grattouille une électrique quand ça lui prend. Elle a encore tout son lot de ballades, autant de gouttes d'eau sur peau brûlante, mais Norah Jones est dorénavant une country-girl qui s'assume, fille de Ravi certes, mais surtout fille du Texas. Et, oui, fille de party.

7. Van Morrison à la salle Wilfrid-Pelletier de la PdA (FIJM). Souverain sous son panama blanc, Van The Man a mené son orchestre comme un p'tit chef, le Belfast Cowboy se prenait pour John Ford dirigeant La Chevauchée fantastique. On a eu du country, du rock'n'roll, du r'n'b, du swing, on a même eu *Moondance* et *Gloria*. G-L-O-R-I-A. Comme dans glorieuse soirée.

8. Bob Dylan à la salle Wilfrid-Pelletier de la PdA (FIJM). Dylan a été Dylan, ce qui en dit déjà beaucoup: chansons transfigurées expresse, répertoire imprévisible. Vivant, quoi. En plus, il était en forme, le tibia mobile, très rock'n'roll attitude, et pas toujours au piano: il avait aussi les doigts lestes sur sa Strato, comme quoi l'arthrite, pfiut! Assister à ça, dans le velours de Wilfrid, était un privilège.

9. Suzanne Vega à La Tulipe, New York est une femme. C'est Suzanne Vega la New-Yorkaise qui l'a dit. «Une femme qui n'est pas toujours une dame, pas toujours jolie, mais qui peut être très attirante... Je me demande si Montréal est un homme ou une femme? Demandez-vous ça...» C'est sur ce ton complice et coquin, charmant et acide, à la fois ironique et sensible, que Suzanne Vega nous est revenue.

10. The Arcade Fire à la Fédération ukrainienne. Trouver un billet. Attendre dans le soir polaire autour de la vieille église. Finalement entrer. Je me souviens plus de ça que du spectacle, vécu comme une récompense. Du groupe, je garde l'image d'un chassé-croisé incessant sur une trop petite scène pleine d'équipement. On aurait dit un wagon de métro à Tokyo. Je me souviens de la chaleur, aussi. L'été, après la Sibérie. Québec, terre de contrastes.

Collaborateur du Devoir



«Je ne manquerais pour rien au monde le prochain spectacle du Nouveau Théâtre Expérimental.»

Mahée Paiement
XXX

PRÉVENTE 2 BILLETS POUR 30 \$
ACHETEZ VOS BILLETS AVANT LE 9 JANVIER, VALABLE
POUR LES REPRÉSENTATIONS DU 10 AU 17 JANVIER

LE PLAN AMÉRICAIN

COMÉDIE SATIRIQUE SUR LE SENS DE LA VIE PAR Evelyne de la Chenelière ET Daniel Brière

AVEC
Daniel Brière, Anne-Marie Cadieux,
Normand D'Amour, Evelyne de la Chenelière

CONCEPTEURS
Danny Braün, Nicolas Descôteaux,
Colette Drouin, Catherine Gauthier,
Yves Labelle, Jean-François Landry,
Michel Ostaszewski

DU 9 JANVIER AU 2 FÉVRIER 2008
à Espace Libre 1945 FULLUM, MÉTRO FRONTENAC
RÉSERVATIONS 514.521.4191

le nouveau théâtre
NTE
expérimental

UNE PRODUCTION DU
Nouveau Théâtre
Expérimental
www.nte.qc.ca

espace
LIBRE
LE DEVOIR

7^e MEILLEUR SPECTACLE AU MONDE
Magazine Billboard, février 2008

Cadeau original pour la période des Fêtes

新唐人全球華人新年晚會
CÉLÉBRATION
DU
NOUVEL AN CHINOIS

Tout nouveau spectacle!

Du 15 au 17 janvier 2008
Mardi 15 janvier, 19 h 30
Mercredi 16 janvier, 18 h 30 et 19 h 30
Jeudi 17 janvier, 19 h 30

Place des Arts
175, Sainte-Catherine (Ouest), Montréal
514 842-2112 / 1 866 842-2112
www.pda.qc.ca

Réseau Admission
514 790-1245 www.admission.com
NTDV Montréal
514 392-0943

Rabais pour les groupes, les aînés et les étudiants. BILLETS pour groupes/Reception VIP: 514 562-7931

Association de Fête du Nouvel An - Canada



Bruce Springsteen

SUSANA VERA REUTERS

CINÉMA

SEMAINE DU 29 DÉCEMBRE 2007 AU 4 JANVIER 2008

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages

4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages

7 à 14

dans L'AGENDA culturel

Cinéma



Un film réussi, à l'ombre du *Labyrinthe de Pan*

L'ORPHELINAT (ORFANATO)

De Juan Antonio Bayona. Avec Belen Rueda, Fernando Cayo, Roger Princep, Mabel Ribera, Geraldine Chaplin, Montserrat Carulla. Scénario: Sergio G. Sanchez. Image: Oscar Faura. Montage: Elena Ruiz. Musique: Fernando Velazquez. Espagne, 2007, 106 min.

MARTIN BILODEAU

Angles de prise de vue inusités, contre-plongées inquiétantes sur la façade d'un château gothique, musique sourde et angoissante, portes dissimulées aux gonds grinçants, etc. Décidément, l'Espagnol Juan Antonio Bayona a réquisitionné tout l'attirail du cinéma fantastique afin de faire frémir son modeste quoique captivant et bien rythmé premier long métrage produit sous la tutelle de Guillermo Del Toro. On reconnaît d'ailleurs à son *Orphelinat* semblable mélange de

conte pour enfants et d'éléments d'horreur qui caractérisaient *Le Labyrinthe de Pan*, réalisé par ce dernier.

Trente ans après avoir quitté l'orphelinat où elle a grandi, Laura (Belen Rueda, aperçue dans *La Mer intérieure*) fait avec son mari l'acquisition du vieux château maritime qui l'abritait afin de transformer l'endroit en résidence pour enfants handicapés. Peu après son arrivée toutefois, Laura est inquiétée par le comportement étrange de son fils adoptif Simon, un enfant solitaire et malade, entouré d'amis imaginaires. Arrachés au monde réel? Ou à celui des morts? La visite inattendue d'une vieille travailleuse sociale ainsi qu'une série d'incidents insolites survenus au château font grimper de plusieurs crans l'angoisse de la mère. Laquelle atteint son paroxysme lorsque Simon disparaît.

Parce que la comparaison avec *Le Labyrinthe de Pan* est inévitable et désavantageuse, il arrive qu'on reproche à *L'Orphelinat* son prosaïsme et sa mise en scé-

ne appuyée, au détriment de la poésie et de l'invention. De fait, s'il existe une différence entre un film réussi et une œuvre accomplie, *L'Orphelinat* et *Le Labyrinthe de Pan* en constituent la meilleure illustration.

Cela dit, le film de Bayona est traversé de plusieurs instants de grâce qui transcendent temporairement les conventions auxquelles le scénario s'accroche. J'en veux pour preuve la puissante et frissonnante séance de spiritisme où une médium, défendue par une Geraldine Chaplin fantomatique, se transporte dans le passé afin de rencontrer les enfants disparus de l'ancien orphelinat. Le son, la musique, le grésillement de la radio, les images dans la pénombre quasi complète, conspirent à faire de la séquence un morceau d'anthologie. Dans un registre tout autre, la conclusion foudroyante d'émotion et d'originalité nous réconcilie avec le voyage parfois cahoteux qui nous y a conduit.

Collaborateur du Devoir



Belen Rueda, dans *L'Orphelinat*. Le film de Juan Antonio Bayona est traversé de plusieurs instants de grâce qui transcendent temporairement les conventions auxquelles le scénario s'accroche.

TREMBLAY

SUITE DE LA PAGE 1

Le film québécois de l'année

Continental, un film sans fusil de Stéphane Lafleur. Pour ses destins entrelardés qui savent si bien parler de solitude et d'angoisse, pour la finesse et l'humour dont il enrobe ses êtres en crise, pour son début et son dénouement dans une forêt initiatrice, où le Petit Poucet ne retrouverait pas ses cailloux...

L'interprète de l'année

Le regretté Ulrich Mühe (mort depuis), révélation du film allemand *La Vie des autres* de Florian Henckel von Donnersmarck (qui a gagné l'Oscar du meilleur film en langue étrangère). Son personnage d'agent secret troublé, sous le régime communiste d'Allemagne de l'Est, fut une composition de haut vol.

Un coup de cœur

Cœurs d'Alain Resnais. Maniant la poésie, avec cette neige qui tombe entre chaque tableau comme un rideau fluide, et une folle galerie de personnages qui se froient sans se trouver, Resnais manifestait une fois de plus sa jeunesse éternelle.

Le film le plus courageux

Le Violon du Mexicain Francisco Vargas. Pour sa force de frappe et de résistance politique, pour son art de dénoncer les abus dont sont victimes les autochtones, sans pathos, avec une humanité supérieure, pour le jeu inoubliable de Don Angel Tavera.

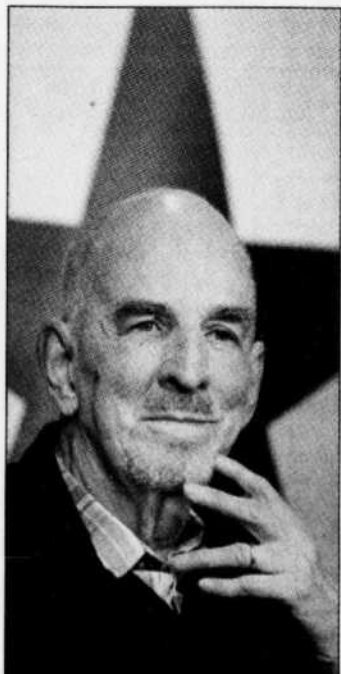
Révélation chez les acteurs

Deux actrices françaises, plutôt méconnues jusque-là, ont vraiment étonné: Marina Hands, lumineuse dans *Lady Chatterley* de Pascale Ferran, et Marion Cotillard, puissante dans *La Vie en rose* d'Olivier Dahan sur la vie de la même Piaf.

Le plus bel adieu

Celui du grand Ingmar Bergman, décédé le 30 juillet dernier dans son antre nordique, refusant les honneurs sur sa dépouille, après avoir donné au cinéma, du *Septième Scéau* à *Saraband* en passant par *Les Fraises sauvages* et *Persona*, un immense bouquet de chefs-d'œuvre.

Le Devoir



JONAS EKSTROMER REUTERS
Ingmar Bergman

LAVOIE

SUITE DE LA PAGE 1

du romancier Robert Ludlum, s'est révélé un sacré héros de cinéma. Avec *The Bourne Ultimatum*, le cinéaste britannique Paul Greengrass met la touche finale à une trilogie filmée à haute vitesse et de haute tenue. D'un épisode à l'autre, Matt Damon ne faisait qu'un avec cette bête traquée, souvent solitaire mais jamais à bout de ressources. Du cinéma musclé, avec une tête sur les épaules.

Le film québécois de l'année

Avec une retenue exemplaire et grâce à une mise en scène d'une simplicité qui force l'admiration, Stéphane Lafleur fait une entrée remarquée dans la cour des grands avec *Continental*, un film sans fusil. Sa vision du monde contemporain n'est pas nécessairement des plus réjouissantes mais grâce à quelques touches poétiques, il donne à ses personnages, en apparence sans histoire, une étoffe de vérité qui ne cesse d'émouvoir.

Le film le plus attendu de l'année

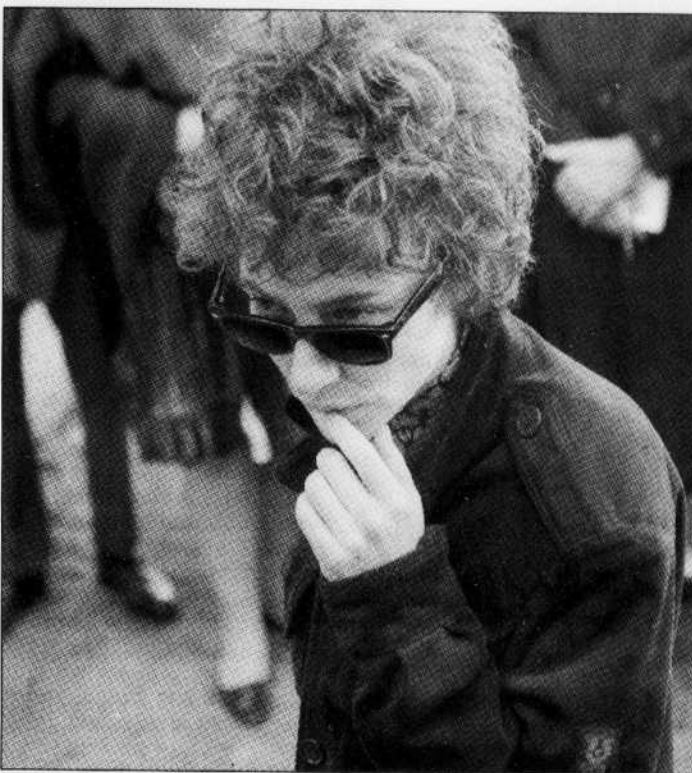
Avant longtemps, on étudiera scrupuleusement *L'Âge des ténèbres*, de Denys Arcand, mais pas dans les départements d'études cinématographiques. Les futurs «marqueteurs» analyseront l'impact des reports et autres discours contradictoires qui ont entouré la sortie de ce film, prévue au printemps, pour ensuite subir le massacre par la critique française avant d'atterrir sur nos écrans dans une fin de course désolante. Meilleure chance la prochaine fois.

Le film français de l'année

J'éprouve une affection particulière pour deux œuvres sensibles et délicates, jamais flamboyantes mais d'une sincérité remarquable: *Quand j'étais chanteur*, de Xavier Giannoli, et *Le Pressentiment*, de Jean-Pierre Darroussin. Le premier met en vedette un Gérard Depardieu qu'on croyait disparu à jamais (sobriété et émouvant) et le second, un acteur devenu réalisateur qui filme comme il joue, c'est-à-dire avec finesse.

Le pire cauchemar

Toujours plus nombreux dans la vie d'un critique zélé que d'un cinéphile du dimanche, les titres se bousculent mais j'opterais pour *Ma tante Aline*, de Gabriel Pelle-



I'm Not There, de Todd Haynes, dans lequel Cate Blanchett incarne une des multiples vies de Bob Dylan.

tier. Voir ce film deux semaines après sa sortie dans une salle complètement vide donne une bonne idée de l'étendue du désastre.

Le prix de la persévérance

Ses derniers films ressemblaient à un interminable chemin de croix et sa carrière, à une lente agonie. Tous les critiques avaient prédit sa mort (professionnelle) et devant *Le Courage d'aimer*, aucune rémission ne semblait possible. Or voilà que Claude Lelouch nous arrive avec *Roman de gare*, un film pétillant d'intelligence, sans caméra tourbillonnante ni chabada-bada. Tourné sous un pseudonyme, c'est tout de même du pur Lelouch, du grand Lelouch. Enfin.

ch, du grand Lelouch. Enfin.

Le retour le plus inattendu

De Paul Verhoeven, je n'espérais plus rien, sauf peut-être une montage de vulgarité et un cortège de fausses blondes. Devant *Black Book*, son meilleur film depuis des lustres marquant aussi son retour dans son pays natal, les Pays-Bas, il ne perd pas ses bonnes habitudes (voir la scène de teinture de l'héroïne...) mais a retrouvé un tonus qui lui manquait depuis le désastre de *Showgirls*. Un film de guerre d'une cruauté habile, un récit captivant au rythme trépidant et d'une moralité perverse.

Collaborateur du Devoir

BILODEAU

SUITE DE LA PAGE 1

Deuxième Guerre mondiale. On y a reconnu les outrances du réalisateur de *The Fourth Man* et *Robocop*, sans les simagrées de celui qui nous a donné *Basic Instinct* et *Starship Troopers*. Mention à Sydney Lumet, qui fait lui aussi un brillant «comeback» avec *Before the Devil Knows You're Dead* (7h58 ce samedi-là).

Le blockbuster de l'année

Si tous les blockbusters estivaux possédaient le charme, l'intelligence et la redoutable efficacité de *The Bourne Ultimatum* (*La Vengeance dans la peau*, de Paul Greengrass d'après Robert Ludlum), je prendrais mes vacances en hiver.

Le documentaire de l'année

Merci Benoît Pilon pour le coup de foudre que vous m'avez fait éprouver devant les gens de Radisson présentés dans *Des nouvelles du Nord*, une œuvre belle, patiente, émouvante et souvent drôle. Et encore à l'affiche à Ex-Centris. Courez-y.

Le film français de l'année

Je vais bien ne t'en fais pas, un drame simple et bouleversant de Philippe Lioret (*Mademoiselle*) sur une étudiante à la recherche de son jumeau disparu. Suivent, tout juste derrière, *Cœurs*, d'Alain Resnais, *Le Pressentiment*, de



Je vais bien ne t'en fais pas, un drame simple et bouleversant de Philippe Lioret

Jean-Pierre Darroussin, et *Les Amitiés maléfiques*, d'Emmanuel Bourdieu.

Le déjà oublié et c'est injuste

L'année 2007 aura marqué un retour aux thrillers politiques et dans le genre, aucun ne possède la puissance de *Breach*, de Billy Ray, sorti en début d'année, avec le brillant Chris Cooper dans le rôle de Robert Hanssen, un agent décoré du FBI qui vendait des secrets d'Etat aux Soviétiques.

Le plus coupable des plaisirs

Je le dois au Torontois David Cronenberg qui, avec le captivant et morbide *Eastern Promises*, signe un de ses films les plus sanglants et les plus aboutis en carrière. Juste derrière *A History of Violence*, mon film de l'année en 2005.

Collaborateur du Devoir

Dictateurs, terroristes, criminels de guerre. Rencontrez l'homme qui les a défendus.



(sur quatre)

Le Nouvel Observateur

«Un incroyable thriller d'espionnage!»
Le Monde

«Passionnant!»
Métro

«Indispensable!»
Rolling Stone

«Étourdissant!»
Elle

«Fascinant!»
Première

«Jacques Vergès est un personnage romanesque, fascinant et effrayant.»
Le Parisien



FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD

L'AVOCAT DE LA TERREUR

UN FILM DE BARBET SCHROEDER

métropole

À L'AFFICHE

version originale française

version originale avec sous-titres anglais



EX-CENTRIS

PARALLÈLE

LE FORUM 22

CHRISTOPHER PLUMMER
MICHAEL ANGARANO ROBERT WAGNER et M. EMMET WALSH
LA CHAISE DU RÉALISATEUR
(THE MAN IN THE CHAIR)
«Christopher Plummer consolide sa position à titre de l'un des plus grands acteurs de notre époque!»
Jeffrey Lyons, NBC/REEL TALK
www.outsiderpictures.us
À L'AFFICHE version originale anglaise avec sous-titres français CINÉMAS AMC LE FORUM 22 SHERBROOKE

Hommage à Vienne
Le spectaculaire Concert du Nouvel An!
L'Orchestre Strauss de Montréal™
Stefanos Tsialis, chef (Vienne)
Zsuzsa Alföldi, soprano (Zurich)
Zsolt Vadasz, ténor (Budapest)
avec des danseurs du Budapest International Ballet
Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts | Mardi 1^{er} Janvier 2008 - 14 h 30
Appelez pour réserver
514-842-2112 ou 1-866-842-2112
laplacedesarts.com
Admission 514-790-1245
Groupes de 10 ou plus: 514-285-4238!
Invité spécial!
Steph Carse, ténor (Montreal)
Nominé pour un Juno, meilleur chanteur masculin
Information: 1.800.545.7807 • www.salutetovienna.com

LIVRES

Profil Gracq

« Pourquoi le sentiment s'est-il ancré en moi de bonne heure que, si le voyage seul — le voyage sans idée de retour — ouvre pour nous les portes et peut changer vraiment notre vie, un sortilège plus caché, qui s'apparente au maniement de la baguette de sorcier, se lie à la promenade entre toutes préférée, à l'excursion sans aventure et sans imprévu qui nous ramène en quelques heures à notre point d'attache, à la clôture de la maison familière? » Ainsi s'ouvre *Les Eaux étroites*, que Julien Gracq publia en 1976. L'écrivain s'est attaché tout au long de son œuvre, initiée par *Au château d'Argol* en 1938, à rendre compte de ce romanesque de l'habitude, aux paysages et aux « excursions » aussi bien intérieurs qu'extérieurs qui se révèlent tout à fait imprévus et aventureux à force de sembler ne pas l'être.

Le « ton » de cet auteur, à qui André Breton exprima son admiration, est celui d'un surréaliste dont le respect pour Breton n'empêcherait pas celui pour les Latins. Julien Gracq a choisis son pseudonyme en hommage au héros du roman stendhalien *Le Rouge et le Noir* pour le prénom, et pour la sonorité du nom latin pour son patronyme. L'écrivain a vécu dans une totale discrétion toute sa vie.

Son grand-père était boulanger, son père, mercier. Il fait ses études secondaires à Nantes, où il est un brillant élève. Il entre au lycée Henri-IV, à Paris, en 1928, puis, en 1930, à l'École normale supérieure. Il aime le cinéma. Le sport le passionne. En 1933, il devient diplômé d'études supérieures en géographie et est reçu quatrième à la section diplomatique de Sciences-Po. Après son service militaire, il est nommé professeur d'histoire, profession qu'il exercera dans diverses affectations jusqu'à sa retraite, en 1970, tout en animant un cercle d'échecs.

Dans ses *Souvenirs désordonnés*, le libraire et éditeur José Corti, très proche des surréalistes, raconte comment, en 1938, il reçut par la poste, accompagné d'une lettre écrite « à l'encre verte » (alors très rare et semblable à celle qu'utilisait Breton), un manuscrit qu'il est rapidement enthousiaste à l'idée de publier. Si ce n'est qu'il lui manque l'argent nécessaire. Il demande à l'auteur d'avancer les frais. Gracq accepte. La fidélité de l'écrivain aux Éditions Corti durera jusqu'à sa propre mort, survivant même à celle du fondateur, survenue en 1984.

L'éditeur décrit ainsi son auteur: « On voyait un homme d'une élégance sobre, qui en était arrivé, en réaction au laisser-aller, à se faire, sans allusion à Tristan Tzara, une antitête, toujours exactement tondu de la

nuque aux tempes et ne tolérant de cheveux que ce qu'il faut pour permettre le tracé d'une petite raie. C'était un homme qu'une fiche signalétique n'aurait pu définir que comme moyen en tout. [...] Gracq n'est pas un homme de conversation de salon. Il est l'homme du tête-à-tête; celui qui cherche dans l'interlocuteur cette part de singulier, cette part d'humain qui peut l'intéresser. [...] Il découvre même celui qui espère saisir dans sa conversation quelque chose de la poésie de son œuvre, qui attend que jaillisse enfin l'improvisation brillante ou éclatera l'esprit, l'humour, le trait de Liberté grande. »

Mais, par écrit, il défend fermement son idée de la littérature. Il préfère Stendhal et Balzac à Flaubert, entretient avec Proust un rapport compliqué (« J'admire. Mais je ne sais pas si j'aime ça »), il déteste Sartre, moque le Nouveau Roman, et adore Nerval, Tolkien et Jules Verne.

L'univers de l'écrivain

Au château d'Argol paraît au début de 1939. Le manoir d'Argol met déjà en scène ce qui deviendra l'univers habituel de Julien Gracq, cette atmosphère du « ressouvenir » qu'il admire tant chez Poe. « Le génie d'Edgar Poe, presque aussi évident dans le choix de ses épigraphes que dans la matière de ses contes. On les ajouterait simplement les uns aux autres que son timbre original n'en résonnerait pas moins avec une netteté, une fidélité absolue », écrit-il dans *Lettrines*. *Au château d'Argol* n'obtient pas un succès de vente, mais Gracq reçoit une lettre d'André Breton: « Votre livre m'a laissé sous l'impression d'une communication d'un ordre absolument essentiel. »

Lieutenant d'infanterie, il est fait prisonnier en juin 1940 et libéré, parce qu'on le croit tuberculeux. Dans le camp, il se fait remarquer des autres internés. Armand Hoog, compagnon de captivité, écrira de celui qui « fut pour nous tous un sujet permanent d'irritation, d'admiration », quand tous, évidemment, détestaient le camp: « Mais ce Gracq, le plus individualiste, le plus anticommunautaire de tous, le plus féroce anti-chysois, il passait là-dedans comme soutenu par son mépris, sans se laisser atteindre. »

Julien Gracq retrouve l'enseignement à partir de 1941, mais travaille surtout à son recueil poétique *Liberté grande* et au roman *Un beau ténébreux*. « J'évoque, dans ces journées glissantes, fuyantes, de l'arrière-automne, avec une prédilection particulière les avenues de cette petite plage, dans le déclin de la saison soudain singulièrement envahie par le silence. » En 1948, il publie son essai *André Breton* et la pièce *Le Roi pêcheur*, qui



GUYLAINE MASSOUTRE

La maison natale de Louis Poirier, alias Julien Gracq, dans le quartier de la Gabelle à Saint-Florent-le-Vieil. Toute sa vie (1910-2007), le génial écrivain a fréquenté les livres plutôt que les gens.

fait un flop l'année suivante.

En 1950, paraît *La Littérature à l'estomac*, bref pamphlet d'abord paru dans la revue *Empédocle* et qui fait scandale. Il s'en prend au « petit jeu littéraire » et aux chapelles politiques.

Stendhalien, il ne le gêne aucunement que la littérature soit réservée aux « happy few ». Il précise dans une note pour la publication en volume de son texte: « Quand je dis que « la littérature est depuis quelques années victime d'une formidable manœuvre d'intimidation de la part du non-littéraire, et du non-littéraire le plus agressif », je désire rappeler seulement qu'un engage-

ment irrévocable de la pensée dans la forme prête souffle de jour en jour à la littérature: dans le domaine du sensible, cet engagement est la condition même de la poésie; dans le domaine des idées, il s'appelle le ton: aussi assurément Nietzsche appartient à la littérature, aussi assurément Kant ne lui appartient pas. C'est pour l'avoir oublié un peu légèrement que nous nous trouvons menacés aujourd'hui de cette chose impensable: une littérature de magisters. »

En 1951 sort *Le Rivage des Syrtes*, qui va obtenir le prix Goncourt dont Gracq ne veut pas. Ce roman, qui se déroule à Orsenna — ce qui donnera son pseudonyme à un autre écrivain ayant lui aussi reçu le Goncourt, Erik Orsenna —, est sans doute son chef-d'œuvre.

À travers une histoire apparemment anodine, l'écrivain décrit le déclin d'une civilisation. Il écrit dans *En lisant en écrivant*: « Ce que j'ai cherché à faire, entre autres choses, dans *Le Rivage des Syrtes*, plutôt qu'à raconter une histoire intemporelle, c'est à libérer par distillation un élément volatil, l'"esprit-de-l'histoire", au sens où on parle d'esprit-de-voiture, et à le raffiner suffisamment pour qu'il pût s'enflammer au contact de l'imagination. Il y a dans l'histoire un sortilège embusqué, un élément qui, quoique mêlé à une masse considérable d'explicite inerte, a la vertu de griser. Il n'est pas question, bien sûr, de l'issue de son support. Mais les tableaux et les récits du passé en recèlent une teneur extrêmement inégale, et tout comme on concentre certains minerais, il n'est pas interdit à la fiction de parvenir à l'augmenter. [...] J'aurais voulu qu'il eût la majesté paresseuse du premier grondement lointain de l'orage, qui n'a aucun besoin de hausser le ton pour s'imposer, préparé qu'il est par une longue torpeur imperçue. »

La théorie de l'écriture, Julien Gracq l'a toujours fait reposer sur son unique expérience d'écrivain et de lecteur. À la question « Pourquoi écrivez-vous? » posée en 1985, il finit ainsi sa réponse: « Mais il m'arrive plus souvent, je crois, de procéder en écrivant à un règlement de comptes intime, où la considération du public n'a pas de part: règlement de comptes, par la vertu stabilisante de l'écriture, avec le flou décevant et la bile du film intérieur — règlement de comptes aussi avec la paresse, l'inertie de l'esprit en liberté, par l'exercice strict des pouvoirs propres à la langue. » Dans *Lettrines*, il écrit: « Vous me demandez ce que je pense de mes livres? Infiniment plus de bien, et infiniment plus de mal que vous. »

Libération

POÉSIE

L'amour irrépressible de Jean Royer

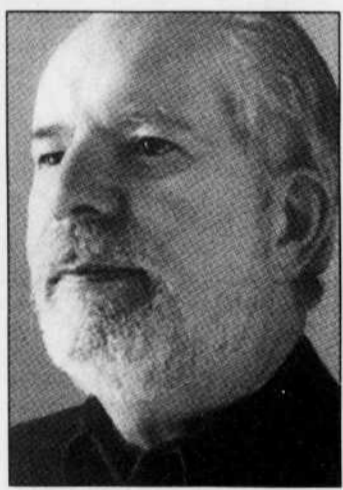
HUGUES CORRIVEAU

Jean Royer ne cherche pas à révolutionner la poésie. Il en a une idée parfaitement classique, il l'écrit dans une paix intérieure qui transparait à chaque page, avec une élégance tranquille dans le propos. Propos inlassablement pareil chez ce poète de l'amour. Cette fois-ci, voulant parler de l'Amour même, il essaie de traduire l'essentiel qui est en l'autre, jusqu'au creuset premier de la mère. Cette ambiguïté porte ce recueil un peu

plus loin que l'attendu présupposé du titre. « Le poème interroge l'origine » jusqu'au dernier retranchement du sentiment amoureux. Ne sommes-nous pas « [...] les enfants / Des eaux perdues // Nos regards en quête / D'un visage de mère // Amoureux de la présence / Né d'une même passion / D'origine? »

L'autre, femme idéalisée jusqu'à la perdition de soi, tient tout entière la pulsion d'écriture qui s'abîme en elle, tel le fait de consumer le désir: « Avant toi / Je ne suis rien / Après toi ». Quelques mots à peine nourrissent cette poésie du murmure, comme s'il suffisait d'échapper un aveu pour que se réalise ce qui de soi va vers l'autre, ou ce qui de l'autre atteint l'âme.

Mais le silence guette ce bonheur idéalisé: « Chaleur de tes lèvres / Mémoire de la soif / Sans la mère / Et nous habitons l'urne / De l'angoisse / Comme une mort / Annoncée / Sans langage. » Cette inquiétude qui étreint le poète tient à la peur de perdre tout, advenant l'inconcevable disparition de l'aimée. C'est pour cela que le poète avoue avec candeur: « Je ne parlerai que de toi / Contre tous / Dans le poë-



ARCHIVES LE DEVOIR

Jean Royer

me. » Mais qui oserait lui en disputer le droit? Dès 1966, le poète ne titrait-il pas son premier recueil *A patience d'aimer?* Allaient suivre *Nos corps habitables*, *La parole me vient de ton corps*, *Depuis l'amour* et *Poèmes d'amour*, pour ne citer que ceux-là. Quand l'œuvre recèle à ce point du sens à partir

d'une telle volonté d'incarnation, on doit reconnaître une incoercible urgence.

Vive présence qui convie la poésie à répéter inlassablement les mêmes mots, comme pour en imprégner l'inconscient du lecteur, pour en imposer la pertinence. Jean Royer n'a cure de se prémunir contre les redites et les redondances. On a parfois l'impression de lire de nouveau ici le même vers, là la même strophe, tellement étroit est le passage de l'aveu quand, chez lui, tout le désir de dire tient à quelques traces dans le sens des pulsions.

Ainsi, ces deux textes qui se suivent: « Nous savons que l'amour / À l'âge de l'eau / Comme la rivière / Dans son lit de transparence / Prépare le mystère / De la mer » et « Ventre femme / C'est toi la nuit / La barque du désir / Tu me redonnes / Le silence de la mer / D'avant toute mémoire. » Chant obstiné, *sostenuto* musical autour du même corps de langage, présence toujours désirée, voilà ce dont témoigne cette poésie. Pour qui aime l'amour et les poèmes qui en parlent sans crainte, sans en écorcher les mystères, voici un recueil qui renoue avec la complainte et la tendresse.

Collaborateur du Devoir

L'AMOUR MÊME

Jean Royer
Éditions du Noroît
Montréal, 2007, 104 pages

LETTRES FRANCOPHONES

Nicole Malinconi, des vies en médailles

LISE GAUVIN

Après plusieurs ouvrages, dont *Hôpital Silence* (Minuit, 1995) et, plus récemment, *Petit abécédaire de mots détournés* (Labor, 2006), qui lui a valu un prix de l'Association des écrivains de langue française en mars dernier, Nicole Malinconi, romancière d'origine italienne vivant en Belgique, publie *Au bureau*, un livre dont le titre à lui seul est plein de promesses.

Qui n'a pas connu, en effet, ces mondes parallèles que sont les administrations de toutes sortes, celles que les dirigeants insistent pour présenter comme une grande famille, à condition que les dirigeants en acceptent les règles avec la soumission des enfants sages et studieux? Il s'agit donc ici d'une de ces organisations regroupées dans divers bâtiments communiquant entre eux par des passerelles ou des passages vitrés, dont nous avons l'apparence d'un « vrai réseau de blocs ».

Lors de la dernière assemblée, le président avait annoncé que la grande famille vivait des temps difficiles et qu'à cause de cela, il fallait qu'un certain nombre d'employés acceptent des départs volontaires. Soit des mises à la retraite qui s'effectueraient de cinq à six ans avant la date prévue. Jean, l'un des employés du Bloc B, se sentant visé, décide de consigner par écrit ses observations quotidiennes et les

menus événements qui affectent ses collègues de bureau. Ainsi naît le roman, par juxtaposition de portraits présentés comme autant de destins solitaires pourtant reliés les uns aux autres par les longues heures passées en commun.

À côté de Jean, le futur retraité, amoureux transi de Domi, la belle collègue à qui il n'osera jamais déclarer ses sentiments, se trouvent Jeanne, la femme de ménage désormais désignée « technicienne de surface », Robert, le préposé aux archives relégué au sous-sol dont la radio fait entendre des airs de musique rappelant à Jean l'époque de ses premières amours, Suzanne, qui pleure la mort de son chat, Margot et son secret, Joël et son mal d'être. Sans compter les dirigeants, qui parlent de « créer des synergies et d'optimiser les communications », ainsi que la Cellule des relations publiques responsable du bulletin intitulé *Comme chez soi*. Seuls ces derniers sont présentés de manière caricaturale, car le ton qui domine le récit est celui de la tendresse, d'une compassion infinie pour ce monde aux allures de déjà vu qui prend soudain dans ce texte une dimension inédite.

Par touches discrètes, avec une maîtrise indiscutable et dans une prose dont les modulations sont parfois songer à Sarraute — citée en exergue —, Nicole Malinconi nous fait entrevoir ces vies minuscules saisies dans l'immédiateté de leur fonction, portraits en médailles d'une humanité banale à souhait, celle que l'on fréquente tous les jours sans vraiment se donner la peine de la regarder.

Collaboratrice du Devoir

AU BUREAU

Nicole Malinconi
Éditions de l'Aube
Paris, 2007, 134 pages

ARCHAMBAULT

PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 11 au 17 décembre 2007

- 1 CÉLINE DION
A New Day : Live à Las Vegas
- 2 HARRY POTTER AND THE ORDER OF THE PHOENIX
- 3 LOST
Saison 3
- 4 MARTIN MATTE
Comment devenir excellent
- 5 PIRATES OF CARIBBEAN: AT WORLD'S END
- 6 HIGH SCHOOL MUSICAL 2
- 7 BOURNE ULTIMATUM
- 8 LISE DION
20 ans d'humour
- 9 24
Saison 6
- 10 EXPO '67
- 11 LE COEUR À SES RAISONS
Saison 3
- 12 TÊTES À CLAQUES.TV
- 13 DANIEL LEMIRE
Lemire chez vous
- 14 SHREK LE TROISIÈME
- 15 RATATOUILLE
- 16 LA VIE EN ROSE
- 17 PASSE-PARTOUT
Coffret 3
- 18 LA GALÈRE
Saison 1
- 19 GREY'S ANATOMY
Saison 1
- 20 LES 3 PTTIS COCHONS

L'HISTOIRE DES ALGONQUIN

LE PEUPLE INVISIBLE

UN FILM DE RICHARD DESJARDINS ET ROBERT MONDERIE
PRODUIT PAR COLETTE LOUMÈDE

« Un document fascinant... » - Marc-André Lussier, *La Presse*
« Une œuvre choquante mais essentielle. » - Michel Défossez, *Voir*
« Les images parlent et les mots frappent [...] un film bouleversant... » - Brigitte McCann, *Le Journal de Montréal*

UN FILM DE RICHARD DESJARDINS ET ROBERT MONDERIE
PRODUIT PAR COLETTE LOUMÈDE

WWW.ONT.CA/LEPEUPLEINVISIBLE OFFICE NATIONAL DU FILM DU CANADA

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

Précédité de court métrage KOKOM DÉMÉNAGE, un film des cinéastes algonquins Vince Papallo et Enyous Papallo (DANS CERTAINS CINÉMAS)

CINÉMA Beaubien 2396, Beaubien E. 721-8000

CINÉMA CARTIER - QUÉBEC

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

www.cinemaduparc.com

Tchaïkovski À L'ÉCRAN - EN HD

« C'est un Casse-Noisette à grande échelle, saisissant, élégant et magnifique. »

SAN FRANCISCO BALLET

CASSE-NOISETTE

-New York Times

L'expérience ballet

on haute définition et en son numérique 5.1 surround.

Capture originale au War Memorial Opera House

Décembre 2007 à San Francisco

Prix d'entrée unique : 20\$ Aujourd'hui et demain à 13h00 seulement

Enfants -12 : 10\$ Samedi et dimanche

CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 514-281-1900

3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT

www.cinemaduparc.com

THE RAPE OF EUROPA

IMAGINEZ UN MONDE SANS CHEF-D'ŒUVRE

« UN FILM À VOIR »

INOUBLIABLE

CHOIX DES CRITIQUES

À l'affiche Salle #1: JUNO La comédie surprise du temps des Fêtes avec Ellen Page

Salle #2: THE KITE RUNNER (Nominé Meilleur Film Langues étrangères Golden Globe)

LA SUPER CINÉ-CARTE D'UN AN

8 FILMS POUR 40\$ + 2 AVANT-PREMIÈRES GRATUITES

CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 514-281-1900

3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT

« Un conte pour enfants qui fera bien rigoler les adultes. »

André Lavoie, *Le Devoir*

U

un film de Grégoire Solotareff et Serge Elissalde

présentement à l'affiche

VEN. 11H30, 13H30, 15H30, 17H30

MAR. 11H30, 13H30

CINÉMA Beaubien 2396, Beaubien E. 721-8000

EX-CENTRIS

LIVRES

Guerre et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté



Louis Hamelin

Je suis en train de lire *La Marche*, écrit par E. L. Doctorow. Rien à voir avec la guerre au stress et aux calories en trop: la promenade en question, c'est 60 000 hommes qui déboulent du Tennessee sur Atlanta, s'emparent de la future capitale de Coke, détruisent tout, puis foncent vers Savannah pour, 400 kilomètres plus loin, refermer la nasse autour des armées confédérées. La «*Grande Marche vers la mer*» du général Sherman, un épisode célèbre de la guerre de Sécession. Je termine donc mon année de lecteur à Savannah en 1864. Je l'avais commencée avec Gore Vidal dans un taxi descendant Park Avenue en 1946. Nous apercevons Jack Kennedy sur le trottoir, un «*maigrichon au teint jaunâtre, vêtu d'un treillis*». J'admire la parfaite aisance de Vidal, son insolence calculée, me demandant qui d'autre pourrait bien, avec un recul d'un demi-siècle, épingle le futur président d'un trait aussi vif. Mailer? Même pas.

Vidal porte lui aussi son treillis de l'armée tandis qu'il se dirige vers les bureaux de l'éditeur chez son premier roman, *Ouragan*, doit bientôt paraître. Il sort de la guerre, son livre aussi. Un an plus tôt, il célébrait Noël en se souillant la gueule à Anchorage, puis gagnait son poste dans une garnison perdue des îles Aléoutiennes, où il dut se sentir exactement comme le personnage d'un roman non encore écrit de Julien Gracq, à monter la garde entre deux empires occupés ailleurs, loin de tout, comme oublié sur son propre rivage des Syrtes. A New York, Kennedy marche vers sa première élection au Congrès et une carrière politique qui l'amènera à deux doigts de provoquer la troisième guerre mondiale. Son cousin Gore, nourri de culture classique, convoitera lui aussi le Congrès,

continuera d'écrire, connaîtra le scandale, deviendra un critique éclairé de l'Empire, doublé d'un chroniqueur mondain particulièrement vache et, dans une entrevue au *Monde*, il aura un jour le droit de se décrire comme «*l'un des derniers intellectuels américains, caché quelque part dans les collines près de Hollywood*». Sa vraie patrie est la Grèce antique, sa mémoire est comme «*les différentes strates de l'ancienne Troie où, sous cet amas de villes superposées, l'on espère retrouver Achille et son bien-aimé Patrocle, ainsi que cette colère primitive qui fut à l'origine de notre monde*».

Je ne sais pas trop ce qu'a pensé Vidal de la réincarnation de son héros sous les traits de Brad Pitt, mais la colère d'Achille est toujours là. Et les livres pour la dire aussi. A l'heure des bilans annuels, un bref survol de 2007 à travers le viseur de cette chronique me donne presque envie de plonger sous mon bureau, de peur qu'un éclat d'obus finisse par s'échapper d'une page pour m'arracher la tête. Je regarde, derrière moi, ce paysage de livres ouverts et j'aperçois les décombres fumants de Dresde contemplés à la fois par Gunter Grass d'un train en marche et au ras des gravats par un Kurt Vonnegut halluciné. Je suis en même temps en train de charger un village de koulaks avec Isaac Babel et la cavalerie rouge et d'attendre l'attaque de ces mêmes Rouges au fin fond de la Sibérie avec James Meek et sa légion tchèque perdue. Des soldats défoncent la porte de mon appartement et m'emmenent et je ne sais pas encore si ma destination sera le stade de Santiago où m'attend le chanteur Angel Parra au milieu d'une odeur de sang séché qui ne trompe pas ou bien le drôle de camp de vacances imaginé par Carlos Liscano. J'arrive devant un fort décrépit au milieu du désert et juste au moment où je vais conclure que les guerres indiennes sont terminées, la légende de Crazy Horse parvient à mes oreilles. Je vois s'effondrer les tours du World Trade Center, je zappe, passe d'un gamin qui rêve d'apprendre à parler à son anus à un missionnaire américain mettant à profit la nouvelle donne géopolitique en Asie centrale pour se faire sodomiser par un Russe d'Ouzbékistan. Et cette femme qui me sourit d'un air engageant dans un bar de Berlin, travaille-t-elle pour le MI5 de William Boyd ou la filière hongroise d'Alan Furst? Pour faire basculer l'Amérique dans la guerre



GORAN TOMASEVIC REUTERS

Je voudrais rejeter viscéralement la guerre, mais comme écrivain, je suis bien obligé d'admettre que ce n'est pas tant la résolution violente des conflits que le mensonge grandissant auquel elle donne lieu que je vomis.

ou empêcher l'Europe centrale de basculer dans le camp nazi? Même les morts ne sont pas épargnés: Vonnegut, Mailer, Gracq... en voilà trois, et pas des moindres, qui doivent leur renommée littéraire à nul autre que Mars, dieu de la guerre...

Pas de guerre, pas de petit Mailer génial à 25 ans, pas de Vonnegut J' complètement fêlé, pas de *Rivage des Syrtes*. Pas de *Voyage au bout de la nuit* non plus. Ni d'*Iliade*. Ni de Napoléon, et alors, que fait-on de Stendhal et de Tolstoï? Pas de croisades. De romans de chevalerie. La bataille de Lépante n'a jamais eu lieu et Don Quichotte, plutôt que de se farcir le cerveau d'exploits plus que douteux, passe du temps dans son jardin, où il plante des choux. Dans un dialogue célèbre, Cervantes s'est amusé à comparer les métiers des lettres et des armes, avant de laisser l'ingénieur hidalgo trancher en faveur des armes. Un demi-millénaire plus tard, le choix de mon héros de roman préféré continue de me hanter. Monsieur Hamelin,

croyez-vous qu'il soit possible aujourd'hui d'être romancier et pacifiste sans aucune hypocrisie?

— Heu...

Laissez-moi poser la question autrement: connaissez-vous beaucoup d'événements capables de générer autant de drames humains à l'heure, et d'exercer une plus grande fascination que, disons, la bataille de Stalingrad?

— Je vais prendre deux minutes pour y penser, OK?

Depuis un an, j'ai consacré un nombre non négligeable de paragraphes de cette chronique à vitupérer l'entreprise militaire canadienne en Afghanistan et tous les flonflons qui l'accompagnaient. Étais-je dans la position du *preacher* dont les mots pouffeurs de chair s'alimentent au feu même du gouffre qui l'attire? A dix ans, j'achetais des modèles à coller des cuirassés de la marine d'Hitler (le *Bismarck*, le *Tirpitz*) et rêvais de leurs exploits comme 30 ans plus tôt un certain Gunter Grass. Lui s'est engagé dans la Waffen-SS. Le toubib de Valcartier m'a trouvé les pieds plats et renvoyé chez moi. Ça a réglé le problème, mais le moteur de mon engagement, à la base, était le même: faire comme les autres. Adhérer. J'allais ensuite découvrir dans les livres, en plus des mille et une manières de transformer un être humain en son cadavre, une certaine idée de la liberté et une haine tenace de l'uniforme qui ne m'ont plus quitté. Nous nous définissons en nous opposant, ce qui ne va pas sans ambivalence, car comment vouloir la disparition de l'ennemi sur qui a fini par reposer une partie de notre identité? Je voudrais rejeter viscéralement la guerre, mais comme écrivain, je suis bien obligé d'admettre que ce n'est pas tant la résolution violente des conflits que le mensonge grandissant auquel elle donne lieu que je vomis. Pas tant la bataille de Vimy que le fait de dire que sur cette purée de chair à canon fleurt rétrospectivement la démocratie canadienne... Et c'est ainsi que, l'ingéniosité de la propagande étant proportionnelle au développement de la sensibilité et au caractère toujours plus inacceptable de la souffrance, les romans, tout en continuant de décrire la plus épique et scandaleuse des fatalités humaines, vont continuer de mener leur propre guerre. Alors paix sur terre, mes frères, mais vous savez comme moi que ça n'arrivera pas. Et bonne année!

LA PETITE CHRONIQUE

Histoires de solitude

Gilles Archambault

S'il est une activité qui se nourrit de la solitude, c'est bien l'écriture. Il arrive rarement qu'un écrivain adopte un lieu public pour y exercer ses talents. Aussi importé-il de souligner que si j'ai choisi de réunir dans cette chronique trois livres parfaitement différents, c'est avant tout parce qu'il y est question d'un monde ancré dans l'isolement.

Pour commencer, *Musique pour caméléons* de Truman Capote. Cet écrivain américain à la personnalité souvent détestable, mondain parfois exécrable, a publié quatre ans avant sa mort des nouvelles dont la concision et pourtant le pouvoir d'évocation sont remarquables. *Une lampe à la fenêtre*, par exemple, raconte l'histoire de cette vieille dame perdue dans un coin reculé du Sud des États-Unis qui donne asile au narrateur pour une nuit. Sans appuyer, pas plus qu'il ne le fait dans *Eblouissement*, une intrigue qui se déroule à la Nouvelle-Orléans et où il est à peine fait mention de l'homosexualité du personnage, dont on sait pourtant qu'elle est le thème même de la nouvelle. Du grand art.

Bohumil Hrabal, auteur tchèque, nous est surtout connu à cause du film *Trains étroitement surveillés* inspiré du roman du même nom. *Une trop bruyante solitude*, qui reparait en poche, est un roman hallucinant. Rien d'étonnant à ce que ce livre ait paru sous forme de publication clandestine. On ne riait pas avec la censure dans les pays de l'Est en ce temps-là. Le narrateur a pour métier de recycler de vieux livres. Avant de les détruire, il en lit quelques-uns, en récupère les meilleures pages. Sa solitude est bruyante, surtout à cause de la machine qu'il actionne. Son monde s'accommode aussi de la bière qu'il boit à profusion, des souris et des rats qui l'entourent et peut-être aussi occasionnellement de la visite d'une jeune tzigane.

On trouve au premier chef la description de l'enfermement. La machine de destruction sera remplacée par des monstres autrement plus efficaces à la solde d'ouvriers plus productifs, mieux payés, buveurs de lait plutôt que de bière, mais étrangers à la beauté qu'ils assassinent. Les livres, ils ne les connaissent pas et ne souhaitent pas les ouvrir. Un roman d'une rare puissance d'envoûtement pour peu que la description de l'absurde ne vous étouffe pas.

Que Philip Roth soit l'un des grands romanciers de notre époque, voilà une évidence. Ce n'est certes pas *Un homme*, son dernier roman traduit en français, qui nous inciterait à en douter. Un publicitaire à succès vient de mourir. On l'enterre dans un cimetière juif en banlieue de New York. Assistent à la cérémonie, entre autres, ses deux fils dont tout le séparait.

Miracle de l'écriture, cette évocation d'une vie nous touche souvent plus profondément que le récit purement biographique d'une mort. J'en veux pour preuve *L'An-*

née de la pensée magique, de Joan Didion, dont j'ai rendu compte il y a deux semaines. Toute convaincante et émouvante qu'elle soit, la confession de la romancière n'est pas aussi troublante que la description du désarroi du personnage central de ce roman.

Roth n'a pas son pareil pour nous rendre présentes la désillusion, la peur, la terreur de vivre et de mourir de son personnage. La compassion qu'il éprouve, et que nous lecteurs ressentons par voie de conséquence, se mêle de clairvoyance, d'humour, de cynisme, donc d'humanité.

Je mets au défi le lecteur le moins sensible de ne pas lire ce roman de bout en bout avec gourmandise. Aucun moment d'ennui, de la sensibilité dénuée de sensibilité, une descente dans l'inéluctable qui s'effectue sans heurts.

DAVID DORAIS

Les éditions Mémoire d'encrier, qui privilégient les écrivains d'origine antillaise, présentent cet automne le dernier livre de Gary Victor, auteur surtout connu en Haïti. Le simple titre du recueil, *Treize nouvelles vaudou*, donne une idée de l'atmosphère régnant dans ces nouvelles. L'auteur entend y raconter des histoires où le fantastique s'inspire des croyances magiques haïtiennes: zombis, ougan (sorciers), lwa (esprits). Malheureusement, la chute des histoires est souvent télégraphiée dès le début.

Ainsi, s'il est question d'un ministre qui a connu une ascension fulgurante mais dont l'entourage meurt bizarrement, on pense tout de suite... pacte avec le

L'esprit du vaudou

diabole. Et quand un journaliste américain achète une étrange horloge ornée de serpents et arrêtée à une heure dix-sept, on devine bien ce qui arrivera lorsque cette heure sonnera. Ou encore, quand un mari soumis sert à sa belle-famille un ragout d'agneau tandis que son épouse est retenue au travail, le lecteur sait déjà où se trouve la femme... C'est sans doute dans la description de la vie haïtienne que Gary Victor se révèle le plus intéressant, dépeignant la corruption, la violence, la pauvreté, les superstitions et la sensualité de ce pays.

L'étrangeté dans ces treize nouvelles rappelle le fantastique du XIX^e siècle à la Maupassant plutôt que le réalisme magique des Antilles. Pour une véritable découverte de la singularité de

l'esprit vaudou, on ira plutôt lire les romans de Dany Laferrière ou *Hadriana dans tous mes rêves* de René Depestre.

Collaborateur du Devoir

TREIZE NOUVELLES VAUDO
Gary Victor
Mémoire d'encrier
Montréal, 2007, 159 pages

MUSIQUE POUR CAMÉLÉONS
Truman Capote
Folio bilingue
Gallimard
Paris, 2007, 206 pages

UNE TROP BRUYANTE SOLITUDE
Bohumil Hrabal
Robert Laffont
Paris, 2007, 121 pages

UN HOMME
Philip Roth
Gallimard
Paris, 2007, 153 pages

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

ARCHAMBAULT
Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 11 au 17 décembre 2007

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 SANS REN NI PERSONNE Marie Laberge (Boréal)	1 PASTA ET CETERA À LA DI STASIO Josée Di Stasio (Flammarion Québec)
2 HÉLÈNE DE CHAMPLAIN T. 3 Nicole Fyfe Martel (Hurtubise HMH)	2 MISSION ANTARCTIQUE Jean Lemire (La Presse)
3 LA RÉVÊTEUSE D'OSTENDE Eric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)	3 PATRICK ROY, LE GUERRIER Michel Roy (Libre Expression)
4 CHAGRIN D'ÉCOLE Daniel Pennac (Gallimard)	4 LE GUIDE DU VIN 2008 Michel Phaneuf (De l'Homme)
5 LES ACCOUCHEUSES T. 1 : LA FIERTÉ Anne-Marie Sicotte (VLB)	5 LE SECRET Christian Tétreault (De l'Homme)
6 LA SEUR DE JUDITH Lise Tremblay (Boréal)	6 JE M'APPELLE MARIE Christian Tétreault (De l'Homme)
7 LA TRAVERSÉE DU CONTINENT Michel Tremblay (Leméac)	7 METS-LE AU 3 Louis-José Houde (Groupe Phaneuf)
8 MILLE SOLEILS SPLENDIDES Khaled Hosseini (Belfond)	8 LE GUIDE DE L'AUTO 2008 Denis Duquet (Tricarré)
9 NOUS, LES DIEUX T. 3 : LE MYSTÈRE... Bernard Werber (Albin Michel)	9 ENTRE CUISINE ET QUINQUALLERIE Stéfano Falta (Tricarré)
10 LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE T. 11 Anne Robillard (De Montagne)	10 100 MEILLEURS VINS À MOINS DE 25\$ Jean Aubry (Transcontinental)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 HARRY POTTER ET LES RELIQUES... J.K. Rowling (Gallimard)	1 EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
2 JOURNAL D'AMÉLIE LAFLAMME T. 4 India Desjardins (Intouchables)	2 NEXT Michael Crichton (Harper Collins)
3 À LA CROISÉE DES MONDES Philip Pullman (Gallimard)	3 SLASH Anthony Bozza (Harper Collins)
4 NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	4 THIS IS YOUR BRAIN ON MUSIC Daniel J. Levitin (Plume)
5 LE DICO DES FILLES 2008 Dominique Alice Rouyer (Fleurus)	5 THE BANCROFT STRATEGY Robert Ludlum (St. Martin's Press)
6 KID PADDLE T. 11 : LA MONNE QUI PUE... Midam (Dupuis)	6 GENESIS : CHAPTER AND VERSE T. Banks / P. Collins (McArthur & Company)
7 LA FABULEUSE ENTRÂMEUSE Dominique Demers (Québec Amérique)	7 WORLD WITHOUT END Ken Follett (Dutton Books)
8 LOUI T. 4 Julien Naël (Glénat)	8 THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words)
9 AU-DELÀ DE L'UNIVERS T. 6 Alexandra Larochelle (Tricarré)	9 THE INNOCENT MAN John Grisham (Dell)
10 DÉLIRONS AVEC LÉON T. 5 Annie Groovie (Courtois Échelle)	10 THE PILLARS OF THE EARTH Ken Follett (Dutton)

Chercher Fortune
Nouvelle-France
JEAN-PIERRE HARDY
Tissus de provenance à par Nisale Costantini

Jean-Pierre HARDY

Libre Expression
QUEBECOR MEDIA

carte-cadeau

ARCHAMBAULT

Du plaisir à la carte

LIVRES

Regards québécois sur la Russie et le Japon



Louis Cornélius

A-t-on raison d'avoir peur de la Russie de Poutine? Dans *Le Retour de la Russie*, un petit livre d'entretiens menés par le journaliste Jean-Frédéric Légaré-Tremblay, le politologue Jacques Lévesque nuance cette crainte. Spécialiste de la Russie et de l'Europe de l'Est, le professeur de l'UQAM analyse la situation actuelle du pays de Poutine à la lumière de son histoire et relativise les inquiétudes quant à une éventuelle (déjà bien réelle, disent d'autres) dérive autoritaire.

Depuis le XIX^e siècle, explique-t-il, un grand débat identitaire divise la Russie. Les slavophiles chantent l'unicité russe et lient l'identité du pays à un État fort, centralisé, voire violent. Les occidentalistes, à l'inverse, «conçoivent ce trait culturel, de même que tout l'héritage des structures sociales et économiques de la Russie, comme autant de boulets dont les Russes doivent se débarrasser pour mettre le pays en phase avec l'Europe». Les slavophiles s'inspirent d'Ivan le Terrible et ont compté Staline dans leurs rangs. Pas très rassurant. Les occidentalistes s'inspirent plutôt de Pierre le Grand et ont eu, récemment, Gorbatchev et Eltsine comme porte-parole. D'un point de vue occidental, c'est un peu mieux, mais sans plus. Poutine, selon Lévesque, incarnerait le «retour d'une certaine dose de slavophilisme à la tête de l'État», tout en se caractérisant par son pragmatisme.

Souvent attribuée au zèle de Reagan dans la course aux armements ou à la revanche des nationalismes réduits au silence par le communisme, la

chute de l'URSS, explique Lévesque, serait plutôt attribuable aux réformes économiques et politiques entreprises par Gorbatchev, mais sur lesquelles il a perdu le contrôle. Eltsine, ensuite, a profité de la désorganisation sociale engendrée par l'écroulement du système pour imposer sa «thérapie de choc», une véritable catastrophe à tous égards, particulièrement sur le plan économique. Lévesque qualifie les privatisations sauvages de l'époque, qui ont donné naissance aux fameux «oligarques», de «vol massif des ressources». Eltsine croyait que ses manœuvres séduiraient les États-Unis et l'Europe. Il fut déçu.

En 1999, Poutine devient président d'une Russie très mal en point. A-t-il bien fait depuis? Plus de 70 % des Russes pensent que oui et l'appuient. Il est vrai, convient Lévesque, que l'économie va mieux, même si ce sont surtout les plus riches qui en profitent. Les Russes attribuent aussi à Poutine le retour de l'ordre et de la stabilité dans le pays. À rebours de plusieurs commentateurs, Lévesque affirme même qu'une certaine liberté de presse existe en Russie, même si Poutine contrôle les chaînes de télévision nationales, principales sources d'information de la majorité. «La situation actuelle, dit-il, n'est pas comparable à ce qu'elle était à l'époque soviétique.»

Le danger d'autocratie, reconnaît Lévesque, existe bel et bien en Russie, mais, pour le moment, il ne semble pas gêner les Russes, «habités qu'ils sont aux régimes autoritaires». Lévesque va même plus loin en concluant que, malgré les lacunes démocratiques et sociales du pays, «les Russes vivent maintenant dans

des conditions qui, à l'échelle de l'histoire du pays, leur offrent un niveau de liberté rarement égalé». Pas sûr que les Tchétchènes, desquels Lévesque parle trop peu, et les familles de naufragés du *Koursk* aient la même vision des choses. Ils pensent probablement, comme le philosophe André Glucksmann, qu'«on ne traite pas l'homme du KGB comme un pote».

Lévesque n'est pas sans inquiétudes. S'il ne craint pas une nouvelle guerre froide, puisque la Russie, dit-il, «se présente plus comme un contre-modèle absolu appelé à se répandre dans le monde» et cherche plutôt à renforcer la multipolarité internationale pour contrer l'unipolarité étasunienne, il attend le résultat des présidentielles de mars prochain pour vraiment évaluer les progrès de la démocratie russe.

Parce qu'ils allient une solide connaissance historique à une analyse informée de la situation actuelle, les propos de Jacques Lévesque sont très éclairants. Quant au surprenant, quoique relatif, optimisme qui s'en dégage, on ne peut que souhaiter que l'avenir ne le contredise pas.

Énigmatique Japon

Si Poutine reste, pour nous, selon le mot de Lévesque, énigmatique, que dire alors du Japon, pays des samouraïs et des shoguns? Pour mieux le découvrir et le comprendre, on ne pouvait trouver meilleur guide que l'anthropologue Bernard Bernier, qui l'étudie depuis plus de 35 ans. En répondant aux questions de son jeune collègue Vincent Mirza dans *Le Japon en transition*, il brosse un portrait très instructif de cette société qui, depuis 150 ans, emprunte beaucoup à l'Occident, tout en continuant de s'en démarquer par plusieurs traits.

Converti à une certaine modernité étatique en 1868, le Japon reste néanmoins attaché à l'idéologie impériale et à son monarque divin. Il guerroya, au début du XX^e siècle, contre la Russie, avant de tourner ses canons, dans les années 1930, contre la Chine. En 1937, les troupes japonaises massacrèrent 300 000 personnes dans la ville de Nankin,

un épisode qui, aujourd'hui encore, crée des tensions entre les deux pays.

La défaite de 1945, suivie de l'occupation américaine, est la deuxième date cruciale de l'histoire du Japon contemporain, selon Bernier. «On abandonne, explique-t-il, la recherche de la grandeur à travers le succès militaire. Désormais, l'économie devient le moyen d'assurer la grandeur du pays.»

Très protectionniste sur le plan [et non pas «au niveau de», une formule erronée dont abuse Bernier] économique, le Japon s'en sortira assez bien, malgré quelques ratés attribuables à la corruption du Parti libéral démocrate, quasi hégémonique, et à la spéculation des années 1980. Bernier explique que, contrairement à une perception répandue, le Japon manque d'ingénieurs et de scientifiques de haut niveau et a surtout excellé «dans l'utilisation d'inventions étrangères pour en faire des produits commercialisables».

Société plutôt homogène et fermée à l'immigration, le Japon se caractérise aussi par un système scolaire très sévère, brutalement méritocratique et obsédé par le conformisme. Sa population étant une des plus vieilles au monde, le Japon devra lâcher du lest sur ces plans s'il veut survivre au-delà de... 2250, conclut Bernier.

JACQUES LÉVESQUE

Le retour de la Russie
Jean-Frédéric Légaré-Tremblay
Varia
Montréal, 2007, 112 pages

BERNARD BERNIER

Le Japon en transition
Vincent Mirza
Varia
Montréal, 2007, 120 pages

louisco@sympatico.ca

BIOGRAPHIE

Léandre Bergeron rêve à l'ADQ...

MICHEL LAPIERRE

A première vue, on ne pouvait imaginer deux frères plus ennemis que Léandre Bergeron, défenseur d'une «langue québécoise» inchant volontiers ce que les bonzes appelaient le joul, et Henri Bergeron, incarnation du français châtié de Radio-Canada. À la fin des années 1950, Henri effleurait de son poing le visage de Léandre. «Il voulait, raconte ce dernier, me casser la gueule et, en même temps, c'était une caresse.»

En rupture avec le catholicisme familial, Léandre, le païen avoué, horrifiait son frère mais stimulait leur affection mutuelle. «Henri a toujours eu une grande ambiguïté à mon égard. Il était jaloux de moi, de ce que je faisais et, en même temps, il était contre», déclare celui qui, lors de sa rencontre dramatique avec Henri à Montréal, était sur le point d'aller étudier en France pour y préparer une thèse de doctorat sur Paul Valéry...

C'était avant que Léandre ne devienne célèbre en publiant le *Petit Manuel d'histoire du Québec* (1970), best-seller vendu, paraît-il, à plus de 125 000 exemplaires, et le *Dictionnaire de la langue québécoise* (1980). À l'auteur de ces deux ouvrages fracassants, Sylvain Rivière, fidèle transcritteur, emprunte, dans *Léandre Bergeron, né en exil*, les mots d'une singulière confession qui commence ainsi: «Je suis né en exil, ailleurs, en pays étranger à moi-même et aux autres.»

Fils d'une mère d'origine auvergnate et d'un père qui avait des racines québécoises à Saint-Charles-de-Mandeville, au nord de Joliette, le héros du livre a vu le jour en 1933 à Saint-Lupicin au Manitoba dans une famille pauvre d'une minorité francophone condamnée, selon lui, à l'assimilation. Établi au Québec dès 1964, il y trouve une patrie, devient indépendantiste et, comme il l'avoue lui-même, s'identifie, selon l'air du temps, au quidam qui se veut un «marxiste primaire».

Mais Bergeron précise: «Je ne me suis jamais senti marxiste comme tel.» Le vulgarisateur sans pailre réinterprète l'histoire du Québec sans professer une foi politique inébranlable. Il se définit d'abord comme «un grand naïf».

Par-dessus tout, la naïveté le lie au peuple qu'il considère comme son seul guide. Elle lui permet l'indépendance d'esprit et la désinvolture. Il se félicite de voir que son *Petit Manuel d'histoire du Québec* est même publié chapitre par chapitre dans *Photo-Police!*

En 1975, il renonce à sa carrière de professeur d'université pour s'installer sur une ferme en Abitibi, région qui lui rappelle le paysage manitobain. Sa réhabilitation de la langue populaire québécoise s'inscrit dans une recherche de la pauvreté volontaire.

«Du regard de l'autre, je me contresaintcoïboise...», affirme le païen. Pourtant, sa mère très catholique quitte l'Ouest canadien pour finir ses jours auprès de lui



Victor Lévy-Beaulieu, en avant-plan, en compagnie de Léandre Beaulieu, deux collègues d'édition.

en Abitibi. Sur le lit mortuaire, on étendra la paysanne revêue de la bure du tiers ordre franciscain.

Chez Bergeron, l'amour de la pauvreté nourrit le traditionalisme, le ruralisme et le misérabilisme. Aussi le champion de la boulangerie artisanale, déçu par les tracasseries gouvernementales, se rapproche-t-il d'idées politiques navrantes qui rappellent celles de son éditeur et ami Victor-Lévy Beaulieu.

Mario Dumont ne déplaît pas au partisan de l'autarcie régionale. «L'ADQ, c'est, dit Bergeron, le discours de droite qu'on entend aux États-Unis depuis 20 ans, qui veut réduire le rôle de l'État. Là-dessus, je ne peux pas être en désaccord.»

L'attitude équivoque qu'Henri Bergeron, ce prince chaleureux du conformisme, adoptait, il y a un demi-siècle, à l'égard de son frère frondeur exprimait on ne peut mieux la terrible vérité qui habite Léandre Bergeron: les hommes nés dans la pauvreté détiennent le secret de l'émotion révolutionnaire mais restent souvent incapables de conceptualiser la révolution.

**LÉANDRE BERGERON,
NÉ EN EXIL**
Sylvain Rivière
Éditions Trois-Pistoles
Notre-Dame-des-Neiges, 2007,
352 pages

EN BREF

Boule, Bill et la planète

Après avoir diverti deux générations de bédéphiles, Boule, le petit garçon, et Bill, son fidèle compagnon canin, se portent désormais à la défense de la Terre et de sa faune. La maison d'édition Dargaud vient en effet de réunir sous une même couverture une cinquantaine de planches, tirées de l'imposante œuvre de Roba, le père de *Boule et Bill*, puis de Verron, afin de soutenir les activités de la World Wild Fund for Nature (WWF). Extraits des albums *Les v'là!*, de *Faut*

rigoler, de la *Bande à Bill* ou de *Graine de cocker*, pour ne citer qu'eux, l'ensemble des gags mettent bien sûr en vedette les célèbres personnages ainsi que Caroline, la tortue amoureuse de Bill, et une multitude d'autres animaux dont la présence est justifiée par la cause. L'humour y est bon enfant, les chasseurs y sont malmenés et les dialogues demeurent toujours débordants de bon sentiments. Le tout vient également avec un questionnaire pour mesurer «son empreinte écologique» ainsi que quelques pistes pour en réduire sa taille. — *Le Devoir*.

Stefano Faïta
Entre cuisine et quincaillerie

TRÉCARRÉ
QUEBECOR MEDIA

Stefano FAÏTA



Portes ouvertes sur les salons de grands collectionneurs montréalais, réunissant près de 300 œuvres de leur collection privée. Passez un moment intime et unique avec Rembrandt, Renoir, Monet, Rodin, Van Gogh, Giacometti, Picasso, et plusieurs artistes canadiens et contemporains.

6 DÉCEMBRE 2007 – 24 FÉVRIER 2008

ENTRÉE LIBRE

Renseignements : 514-285-2000 ou 1 800 899-MUSE
Consultez l'horaire des fêtes au www.mbam.qc.ca

M MUSEE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
Davallon Michal et Renata Hornstein
www.mbam.qc.ca

© SODRAC (2007) Marina Abramovic, Milton Avery, Valérie Belin, Jack Bush, Jim Dine, Jean DuBuffet, Marcella Ferron, Loretta Lux, Joan McEwen, Joan Miró, Pablo Picasso, Paul Reberly, Anton Tapies, Andy Warhol. © SCODART 2007. Jacques Hurtubise. © A. Serrano. Courtesy of the artist and the Paula Cooper Gallery, NY. © Nicolas Baier avec l'aimable permission de la Galerie René Blouin. © Betty Goodwin avec l'aimable permission de la Galerie René Blouin. Cette exposition est organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal.